L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 19 OCTOBRE 1893. 67me Année

Voitures et Harnais, Voitures d'enfants Bicycles,
R. P. RANDALL,
54 & 56 Baronne.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
JEUDI, 19 OCTOBRE 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Jas. P. Guinault, sur l'avenue Carrollton, au coin de la rue Treizième, près du chemin de fer Mississippi Valley—25 vaches laitières, un taureau, quatre chevaux, une charrette à lait, deux jumpers, ustensiles de la laiterie, harnais, ferblancs, clientèle, etc.

Le système des obstructions au Sénat.

Le système parlementaire, tel qu'il est entendu et pratiqué en France, où ses défectuosités naturelles sont souvent mises complaisamment à jour et poussées par la passion jusqu'aux plus étranges extrémités, a été, depuis longues années, l'objet de vives et justes critiques. Les coalitions monstrueuses qui s'y forment, à chaque instant, sur la première question venue en litige, entre deux ou trois partis ou groupes politiques dont les principes et les aspirations sont, d'ailleurs, diamétralement opposés, y occasionnent nous ne savons combien de crises ministérielles, et une instabilité gouvernementale dont les effets sont déplorables.

Inutile d'insister sur ces conséquences. Tout le monde les connaît, et l'on n'ignore pas que c'est là précisément ce qui rejouit le plus le cœur des ennemis les plus acharnés de ce pays.

Il semblerait que de semblables accidents ne doivent pas se produire ici, aux Etats-Unis, où les crises ministérielles sont impossibles, où les luttes pour la possession du pouvoir sont soumises à des règles fixes et ne peuvent se renouveler qu'à des intervalles réguliers, parfaitement déterminés à l'avance. C'est là une erreur ; il arrive parfois qu'une des deux Chambres du Congrès fait échec à l'autre et paralyse son action ou qu'une question d'un caractère tout-à-fait sectionnel, divise le parti prépondérant ou provoque dans la minorité une opposition obstinée. Celle-ci n'ayant aucun espoir de l'emporter, invente toute espèce d'expédients pour prolonger indéfiniment des débats qui n'ont aucune raison d'être, et dont le but unique est de retarder le vote autant que possible. Si, d'un côté de l'Atlantique, on a le droit de se plaindre des abus des coalitions parlementaires, ici on a à déplorer les excès de ce que l'on a appelé le *filibustering*, très pittoresquement et, surtout, très justement ; car c'est une véritable flibusterie parlementaire, qui consiste, par une série de ruses plus ou moins habiles, par un abus intolérable des droits prétendus de la minorité, à suspendre l'action du pouvoir législatif, à en arrêter le mouvement, à annihiler au moins pendant un certain temps la volonté et la souveraineté nationales.

Le fait est que, à l'heure qu'il est, on se demande avec étonnement, et cela des deux côtés de l'Atlantique, s'il y a ou s'il n'y a pas au Sénat des Etats-Unis une majorité et comment, sur une question grave, vitale, comme celle qui préoccupe aujourd'hui l'attention publique, sur une question qui réclame une prompte décision, car la prolongation des incertitudes actuelles peut produire de véritables désastres financiers, il n'est pas possible d'obtenir un vote. Ici, dans l'Union, nous ne reconnaissons qu'une loi : celle de la majorité. Or, sur la question d'argent, la Chambre s'est déjà prononcée d'une façon fort nette, fort explicite. Quant au Sénat, on sait également qu'une majorité y existe en faveur du rappel de la loi Sherman.

Pourquoi donc cette majorité ne peut-elle pas exprimer sa volonté par un vote en règle ? Pourquoi est-elle à la merci d'une minorité qui en arrive non seulement à faisser tous les ressorts de la machine gouvernementale, mais à en arrêter le mouvement ?

Cette question d'argent est grave, sans doute ; mais ce qui l'est davantage encore, c'est la question constitutionnelle qui doit dominer tout le reste, puisqu'elle est le fondement de la société politique que l'on appelle l'Union Américaine.

Si une minorité composée d'hommes qui sont personnellement intéressés dans la question en litige, et qui, par ce fait même, devraient se retirer du débat, puisqu'il n'est permis à personne d'être à la fois juge et partie, avait le pouvoir de paralyser toute l'action du législateur, il nous faudrait désespérer, ici, du régime représentatif, presqu'autant que beaucoup d'autres, ailleurs, désespèrent du régime parlementaire.

Voilà plus de quinze jours qu'il est question d'un compromis entre les deux parties opposées. Nous n'en voyons clairement ni la légalité, ni la constitutionnalité ; car s'il y a une majorité telle en faveur du rappel, toute concession faite par elle à l'opposition est un acte de soumission qu'elle fait à la minorité ; c'est le renversement du régime démocratique.

Mais, enfin, si le compromis semble nécessaire à ceux-ci, opportun à ceux-là, va pour le compromis, pourvu qu'on en finisse, et que l'on sorte du déplorable état d'incertitude où le pays se débat.

Nécessité d'un nouveau Palais de Justice.

Réunion du Barreau.

Il y aura aujourd'hui, à 1 heure de l'après-midi, dans le salon de la Chambre de Commerce, une grande réunion des membres du barreau de la Nouvelle-Orléans, et du personnel de la magistrature, convoquée par la "Law Reform Association," pour exprimer le vœu qu'un nouveau Palais de Justice soit construit dans notre ville, en remplacement du piteux local où mègent encore monsieur les tribunaux civils.

Il n'est pas de ville de troisième ou de quatrième ordre aux Etats-Unis qui n'ait un "Court House" répondant à l'importance et aux besoins de la localité. Le nôtre est un déplorable bâtiment, vieilli, décrépit, ouvert à tous les vents, d'un aspect lamentable. Les juges et les avocats y sont mal à l'aise, les archives, déposées ça et là dans les greniers sont exposées à disparaître d'un jour à l'autre. Dieu sait combien de dossiers importants ont déjà été rongés par les rats ou détériorés par l'humidité et la moisissure !

Il est temps que la ville mette un terme à ce déplorable état de chose. Le vœu que formuleront aujourd'hui les avocats et les juges, réunis en assemblée, doit être appuyé par la population entière.

Nous espérons que la Cour Suprême et les Cours Civiles de District seront, dans un avenir peu éloigné, logées dans un local convenable. Si obérées que soient nos finances municipales, il y a des dépenses urgentes qu'il est difficile d'ajourner. Que le Conseil fasse des économies sur toute la ligne, mais qu'il mette en réserve le montant nécessaire à la construction d'un nouveau Palais de Justice.

Les membres du barreau se feront sans doute un devoir d'assister tous à l'assemblée de ce jour. Il leur importe beaucoup, ainsi qu'au public, que les tribunaux émigrent du triste bâtiment qu'ils occupent à cette heure pour s'installer dans un local digne d'une ville de l'importance de la Nouvelle-Orléans.

Aux personnes qui lisent les Journaux.

La question se présente souvent : De combien les journaux ont-ils avancé l'éducation du monde ou de combien l'éducation avancée du monde a-t-elle forcé les journaux de notre âge, à se mettre au niveau supérieur qu'ils réclament aujourd'hui et auquel ils ont droit ?

Les journaux sont, sans aucun doute, le meilleur agent d'éducation, principalement pour les personnes de ressources limitées qui ne peuvent se permettre le luxe d'acheter des livres. Non seulement ils instruisent, mais ils sont le meilleur moyen d'apprendre l'économie. Une façon pratique de s'en rendre compte est donnée journellement par la vente des nouveautés et habillements qui y sont exposés.

Voyez le magasin "Dixie," 109 rue du Canal, au coin d'Exchange Alley.

La Salsepareille d'Ayer est l'agent le plus prompt pour la guérison des maladies du sang. Ses effets en sont immédiats.

FLAGRANT DÉLIT ET CHLOROFORME.

On n'y va pas de main morte en Angleterre lorsqu'on surprend sa femme en flagrant délit de conversation criminelle.

Il y a quelques jours, un médecin de Manchester, appelé dans les environs pour donner des soins à un malade, se trouva obligé de quitter momentanément son domicile ; sa femme, la fille d'un pasteur naturellement en profita immédiatement pour faire signe à son amant qui s'empressa de venir occuper la place laissée vacante.

Malheureusement, le médecin rentra dans la nuit et se dirigea aussitôt vers la chambre de sa femme. Les deux amoureux, fatigués sans doute, dormaient d'un sommeil si profond qu'aucun d'eux ne se réveilla. Le médecin en profita pour prendre du chloroforme et en administra une telle dose aux deux coupables, qu'il prit, tout à son aise, traiter son rival comme le moine Fulbert traita Abeilard.

Ce travail opéré, il se retira en laissant sa carte, avec l'ordonnance à suivre, jusqu'à guérison entière.

Un jurisconsulte français vient de se livrer à un curieux calcul, celui des lois, décrets, ordonnances rendus depuis 1789.

De 1789 à 1793, date du décret proclamant Louis XVI restaurateur de la liberté française, au 21 mai 1793, jour de la création du tribunal révolutionnaire, il a été promulgué 1,219 actes de gouvernement. De cette date à la fin de 1893, la seconde République a promulgué 12,386 lois et décrets. Le second Empire a donné 46,589 lois ou décrets. Enfin la troisième république, du 4 septembre 1870 au 31 décembre 1892, entre en ligne pour 58,854 lois ou décrets.

Et dire que nul n'est censé ignorer la loi !

Un navire à dos de baleine.

Un bateau marchand, le *Sacomore*, portant pavillon belge, d'un type tout à fait nouveau, est entré, ces jours derniers, dans le port de Marseille.

C'est une énorme masse flottante, émergeant à peine de l'eau, et affectant, à l'extérieur, la conformation exacte d'un dos de baleine.

Quelques navires similaires naviguent aux Etats-Unis, mais le *Sacramore* est le premier qui soit venu en Méditerranée. Il sort des chantiers anglais et sa mise à l'eau a eu lieu, à Sunderland, il y a quelques mois à peine.

Le *Sacomore* est un immense navire en fer absolument étanche ; les panneaux des cales, la cargaison terminée, sont rivés au pont dont ils font partie intégrante et les vagues courent de l'avant à l'arrière, sans qu'une goutte d'eau y séjourne dans l'intervalle des coups de mer. Par un gros temps, le pont du navire est, comme on le conçoit, peu habitable, mais il n'est pas utile qu'on y circule. Pour la manœuvre des voiles—car il y a sur le *Sacomore* trois mâts robustes, bien que de dimensions modestes—les matelots passent de poupe à proue en courant sur les mâts de charge, qui forment une sorte de passerelle.

Tel qu'il est, le navire est très navigable, ne roule pas et tange peu : il traverse la lame à la façon des torpilleurs dont il a quelque peu l'allure.

L'Académie française vient de terminer la longue et laborieuse élaboration de la lettre *A* de son dictionnaire, ce dictionnaire dont on parle tant et qu'on ne verra jamais sans doute.

La lettre *A* était depuis vingt ans "en mains" ; le dictionnaire, complètement fini, ne sera donc pas envoyé à l'impression avant cinq cents ans.

Ce qui établit, le coût du dictionnaire, en comptant l'indemnité des quarante immortels à la modique somme de soixante millions !

Une jeune fille romanesque, tombée à l'eau, fut rapportée évanouie chez son père qui possède une charmante maison de campagne à Bougival, au bord de la Seine.

Revenue à elle, la jeune fille déclare qu'elle veut épouser celui qui l'a sauvée.

—Impossible, répond le père en se grattant anxieusement le crâne.

—Mais je le veux absolument, répond l'impérieuse jeune fille.

—Mais, malheureuse, dit le père navré, c'est un terre-neuve !

En ménage.

La femme.—Tu bâilles !

Le mari.—Je m'ennuie quand je suis seul.

La femme.—Et ma société ?

Le mari.—Oh ! le mari et la femme ne font qu'un.

Guibollard rencontre sur le boulevard un de ses amis qui lui annonce tout joyeux :

—Cher camarade, je suis père....

—Mes compliments.... Je parie que c'est un garçon....

—Non, c'est une fille !

—Avoue que je ne me suis pas trompé de beaucoup !

Je n'aime point les gens qui ne font que m'amuser.

MME DE STAEL.

L'idéal recule sans cesse, à mesure qu'on en approche davantage : son dernier terme est dans l'infini, c'est-à-dire en Dieu ; ou, pour mieux parler, le vrai et absolu idéal n'est autre que Dieu même.

COUSIN.

La réputation, ce gonjon des sots.

SHAKESPEARE.

Qui apprendroit les hommes à mourir, leur apprendroit à vivre.

MONTAIGNE.

Peu de gens parlent d'humilité humblement ; peu de la chasteté chastement ; peu du doute en doutant.

PASCAL.

TRIBUNAUX ETRANGERS.

Un drame d'amour dans l'armée russe.

Un drame passionnel qui a soulevé une vive émotion dans l'armée russe et dans la haute société polonaise s'est déroulé ces jours passés devant le Conseil de guerre de Varsovie.

Le 24 juin dernier, au milieu d'un bal militaire offert par les officiers à la citadelle, un cri effroyable interrompit les danses, et les valseurs se précipitaient vers le vestiaire réservé aux dames, d'où cet appel déchirant était parti.

Sur le sol, devant une glace, gisait une des plus jolies et des plus séduisantes invitées, la jeune femme du capitaine d'état-major Sébastien Ipatow. La malheureuse venait d'être poignardée et de la plaie béante le sang, selon les termes mêmes du procès-verbal de police, "coulait comme d'une fontaine sur la robe de bal".

Mme Ipatow avait cessé de vivre. Auprès de son cadavre, le capitaine Ipatow, hagard, inconscient, fixant d'un air égaré le corps de sa jeune femme, dont la main droite se tendait encore vers lui dans un geste suprême de supplication.

Le capitaine Ipatow tenait à la main un couteau-poignard ensanglanté.

Avant que les spectateurs saisis d'épouvante, eussent songé à s'assurer de sa personne, l'officier, écartant brusquement ceux qui l'entouraient et jetant son arme avec un geste d'horreur, gagna l'escalier et disparut. Mais quelques heures plus tard, il se présentait au lieutenant-colonel Gereki, commandant de son régiment, disant : "Me voici, arrêtez-moi !"

Dans le trajet de la citadelle à la prison, le capitaine Ipatow, qui semblait affolé et parlait par phrases hachées de sanglots, raconta qu'il avait voulu se tuer ; que, vainement, il avait cherché dans la nuit le chemin de la Vistule ; puis il demanda si sa femme était morte. Quelqu'un, par pitié, lui répondit que sa blessure était grave, mais qu'elle vivait.

—Je vous remercie, mon Dieu ! s'écria le prisonnier en joignant les mains. Peut-être n'éprouvait-elle qu'un amour platonique pour *lui* !"

Lui, c'était un jeune officier du régiment, le sous-lieutenant Romanowski, et nous allons maintenant laisser la parole au capitaine Ipatow, qui n'a jamais varié dans son récit, tant dans les premiers interrogatoires du juge d'instruction militaire que dans celui qu'il a subi au jour de l'audience, devant le Conseil de guerre de Varsovie :

J'ai connu Lucie dans la maison de l'ingénieur Schirakov, chez lequel elle était gouvernante. Nous nous sommes mariés, il y a huit ans et demi. Un garçon de sept ans, une petite fille de deux ans et demi sont nés de notre union, dont les premiers temps n'ont été troublés par aucune discorde.

Il y a deux ans environ, je m'aperçus d'un refroidissement sensible dans l'affection de ma femme, qui semblait constamment distraite ou pensive. Ce changement d'attitude correspondait avec certaines assiduités du sous-lieutenant Romanowski, qui venait d'arriver au régiment.

J'aprris que, pendant mes heures de service, ma femme faisait des promenades avec le sous-lieutenant. Un jour, je les surpris "bras dessus bras dessous" dans une rue déserte.

Je fis à ma femme les observations que comportaient le souci de sa réputation et ma dignité de mari. Des scènes violentes éclatèrent.

Lucie ne cessait de me jurer qu'elle m'était restée fidèle. Je n'en priai pas moins, en termes fort énergiques, le lieutenant Romanowski de cesser toute relation avec nous.

J'ai su depuis, d'une façon positive, qu'au mépris de cette injonction, ils n'avaient pas cessé de se voir, mais pendant longtemps je n'eus que de vagues soupçons, et à cause de mes jeunes enfants, je reconnaissais toujours devant un scandale.

Le 8 juin dernier, une scène des plus pénibles vint mettre un terme à l'incertitude du capitaine Ipatow :

Ma femme, poursuit-il, m'avoua en pleurant, ce jour-là, qu'elle ne m'aimait plus, qu'elle était toujours aimée du lieutenant et qu'elle l'adorait.

Romanowski ajoutait-elle, lui avait proposé de fuir avec lui dans la Russie méridionale où il comptait obtenir un changement de garnison. Impuissante à lutter contre la passion qui l'entraînait, ma femme me suppliait de la tuer, soit en lui tirant un coup de revolver, soit en l'empoisonnant avec du chloroforme. Elle m'offrait de me laisser une lettre attestant qu'elle-même s'était donné la mort.

J'essayai de la guérir en l'éloignant de celui qu'elle aimait. Nous allâmes habiter avec les enfants en pleine campagne, à sept verstes de la forteresse.

Voyant mon désespoir, Lucie parut se résigner. Elle me consolait de son mieux, répétant que peut-être, avec le temps, elle oublierait Romanowski, qu'elle tâcherait de vivre pour ses enfants, qu'un jour notre ménage retrouverait le bonheur.

C'est dans cet état d'esprit qu'elle m'accompagna, le 24 juin, au bal des officiers à la Citadelle.

Les deux époux avaient à peine fait leur entrée dans la salle de bal que le sous lieutenant Romanowski s'approchait de Mme Ipatow :

Il s'attachait à ses pas, continue l'accusé, au milieu de la foule qui se pressait dans les salons :

—Lâche ! Misérable ! m'écriai-je, et j'ordonnai au sous-lieutenant de me suivre dans le jardin, où nous pouvions parler sans témoins.

A tous mes reproches, à toutes mes menaces, Romanowski répondit avec tranquillité :

—Que veux-tu ? Ta femme t'a déjà dit que nous nous aimions. Je ne l'ai jamais touchée jusqu'à ce jour, mais tu vas crever, et elle sera à moi. Pour le moment, je me borne à lui faire la cour.

Décidé à faire l'impossible pour éviter un scandale au milieu du bal, je maîtrisai mon indignation :

—Va danser ! ordonnai-je à Romanowski ; et nous rentrâmes tous deux dans la salle, où l'on commençait à prendre place pour un quadrille.

Pour cacher à tous mon irritation, je dansai avec ma femme. Puis l'orchestre joua une mazurka, que ma femme dansa avec Romanowski.

Le souper était servi. Le sous-lieutenant offrit son bras à ma femme et la conduisit à table, en pressant tendrement, ostensiblement sa main, qu'il tenait contre son cœur. Au regard que je lui jetai, ma femme quitta brusquement son bras et prit un autre cavalier, à côté duquel elle s'assit pendant que je descendai dans le jardin, dévorant ma colère et attendant impatiemment que le souper fut terminé.

Lorsque j'entendis enfin les gens se lever de table, je remontai dans la salle de bal et j'ordonnai à ma femme de me suivre pour rentrer à la maison :

—Prends garde ! lui dis-je à l'oreille, ma patience est à bout ! Je me sens incapable de me contenir davantage. Si nous restons une minute de plus ici, je ferai certainement un malheur !

Sans mot dire, elle me suivit au vestiaire, et là, tout en s'habillant :

—Je vais porter plainte contre toi, fit-elle en ricanant ; oui, je veux signaler ta brutalité au commandant du régiment, et, cette nuit même, je serai la maîtresse de Romanowski !....

Je courus fermer la porte du vestiaire et, prenant les mains de Lucie, j'essayai de la calmer, de la raisonner :

—Laisse-moi ! reprit-elle, cette nuit même je me donne à lui !.... Du reste, ajouta-t-elle, ce ne sera pas la première fois !

A cette révélation, il me sembla qu'un nuage passait devant mes yeux. Je chancelai. Une douleur affreuse m'étreignit au cœur.

La tête perdue, je tirai mon couteau-poignard et, d'un coup furieux, "j'étendis sur le sol la femme de mon amour" (*sic*).

De combien de coups l'ai-je frappée ? Je ne sais. La vue du sang qui s'échappait de ses blessures me rendit soudain ma raison ; je restai quelques minutes immobile près du cadavre, glacé d'épouvante devant le crime que j'avais commis ; puis je jetai mon arme et je m'enfuis....

Les témoins cités à l'audience ne peuvent que confirmer cette dernière partie du récit du capitaine Ipatow.

Ils sont, d'ailleurs, unanimes à déclarer que, si la vie privée du malheureux officier était à l'abri de tout reproche, la légèreté de sa femme était notoire, surtout depuis deux ou trois ans.

La comparution du sous-lieutenant Romanowki était vivement attendue. Le jeune officier s'étant obstiné à déclarer qu'entre lui et Mme Ipatow n'avaient jamais existé que des relations de sentiment, le défenseur du capitaine tire de sa serviette quatre lettres d'amour adressées par la victime au sous lieutenant et qui ne peuvent laisser aucun doute sur l'adultère.

Le Conseil de guerre de Varsovie, a condamné le capitaine Ipatow, malgré l'admission de circonstances atténuantes, à la perte de son grade et à la transportation en Sibérie pendant dix années, en lui désignant pour résidence actuelle et obligatoire pendant les trois premières années le gouvernement d'Irkiasci. Ce délai expiré, le capitaine Ipatow pourra choisir une autre résidence, mais sans avoir le droit de quitter la Sibérie jusqu'au terme de sa condamnation.

La sentence sera soumise à la sanction de l'Empereur.

PEIGNES ET RASOIRS.—On lit, dans la *Gazette de France* : M. Lancereaux réclame contre la promiscuité des peignes et des rasoirs, qui fait des salons de coiffure un centre toujours ouvert au rendez-vous de tous les microbes du cuir chevelu. Il proteste surtout contre l'emploi de la tondeuse qui est l'agent le plus fécond de la transmission de la pelade. Dans une caserne de Paris, on n'a pas compté moins de 50 conscrits atteints de cette teigne.

A force de répéter la même chose, on finira peut être par faire l'éducation du public. Ce sera alors à lui à obliger les coiffeurs à plus de propreté dans le maniement de leurs outils.

Mais ce n'est pas tout d'obtenir un nettoyage antiseptique des rasoirs, des ciseaux et des peignes ; il y a encore les mains et les doigts toujours huileux, graisseux et crasseux de MM. les coiffeurs. Qui osera demander qu'ils se lavent les mains avant de vous les appliquer sur la figure ou de vous passer dans les cheveux !

NETTOYAGE DES OBJETS EN ALUMINIUM. — Le nettoyage de l'aluminium s'opère par les moyens suivants : 1o Pour le débarrasser des saletés et des matières grasses, on l'immerge dans une solution concentrée de potasse, puis dans la benzine ; 2o on le plonge ensuite dans un mélange de 2 parties d'acide azotique et une partie d'eau ; 3o enfin, on le maintient, pendant quelque temps, dans un mélange de parties égales d'eau et de vinaigre ; 4o on lave le métal à l'eau pure, on le sèche dans la sciure de bois chaude.

Pour polir l'aluminium, on le frotte avec du rouge à polir et une peau de chamois. Pour lui donner du brillant, on le frotte avec du rouge à polir et une émulsion de parties égales d'huile d'olive et de rhum.

THERMOMÈTRES A ACIDE SULFURIQUE. Les thermomètres à acide sulfurique tendent à se généraliser depuis peu. Ils ont l'avantage de pouvoir indiquer des températures plus élevées et plus basses que les thermomètres à alcool et à mercure. Le mercure se solidifie à 40° C, tandis que l'acide sulfurique ne devient solide qu'à — 112° C. D'autre part, l'esprit de vin dégage déjà des vapeurs à des températures relativement basses, tandis que l'acide sulfurique ne présente pas cet inconvénient et sa dilatation est absolument proportionnelle à l'accroissement de la température.

LES BILLETS DE BANQUE EN TEMPS D'ÉPIDÉMIE.—Pendant l'épidémie cholérique de 1892, le gouvernement roumain avait ordonné que tous les billets de banque provenant des régions infectées fussent soumis à la désinfection par une solution d'acide phénique. Or, les billets de banque de Russie, Allemagne, France et Serbie seraient restés intacts dans une solution phénique de 10 0/0, tandis que ceux de l'Autriche de l'Italie les auraient été entièrement décolorés et réduits à l'état d'un chiffon de papier blanc, sans valeur, par une simple solution à 6 0/0.

LES GUEPES ET LES ABEILLES.—On lit dans *Science correspondant* :

"Il est un fait peu connu, à savoir que, si l'on suspend sa respiration, on peut manier impunément les guêpes et les abeilles. La peau est ainsi à l'épreuve de l'aiguillon, soit que la suspension de l'haleine ferme les pors, soit qu'elle donne lieu à une émanation particulière du corps humain.

"Quoi qu'il en soit, le moyen est infaillible."

Profonde pensée d'un observateur : "As-tu remarqué combien le fourrage joue un rôle important dans la vie de l'homme ? On dit d'un malheureux qu'il est sur la paille, et, des gens riches, qu'ils sont du foin dans leurs bottes."

L'avarice de X.... est proverbiale. Un jeune vaudevilliste disait, l'autre jour, en parlant de lui :

—Quand X..... sera en enfer, il dira au diable chargé de le rôtir : "Ne mettez pas tant de fagots, je brûlerai bien à petit feu."

Pour qu'un homme soit un coquin, il faut qu'il soit un grand personnage : il n'appartient pas à tout le monde d'être fripon.

VOLTAIRE.

La foi me prouve les mœurs ; les mœurs me prouvent la foi.

BOSSUET.

Le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.

LA BRUYÈRE.

Pourguérir les Scrofules et les humeurs, essayez la Salsepareille d'Ayer ; elle nettoie le sang de toutes ses impuretés.

GONZALES & LAUDUMIEY.
Entrepreneurs de pompes funèbres et embaumeurs.
170 CHEMIN DU BAYOU, 170
Près Remparts.
VOITURES ET TALLY-HOS A LOUER.
Ordres pour enterrements reçus par téléphone jour et nuit.
TÉLÉPHONE NO 479.
21 fév 93—1 an

MESSE FUNÈBRE.

Une messe funèbre sera dite, vendredi, le 20 octobre 1893, à 7 heures du matin, à la Cathédrale St-Louis, pour le repos de l'âme de MIGUEL MORERA. Les amis des familles St-Upéry, Gumis, Claverie et Alexandre Lamarque sont priés d'y assister.
De la part de sa veuve.

FLEURS
—POUR—
LA TOUSSAINT.
C. W. EICHLING & FRÈRE.
Nouveau genre de compositions florales reconnu comme portant le véritable cachet artistique et offrant le caractère le plus attrayant.
Sous le rapport de la variété de style et de la modicité des prix, ces combinaisons harmonieuses ne sauraient être surpassées.
Venez voir notre stock de
Groupements de fleurs, d'ornements en métal et en porcelaine.
No 279 RUE DECATUR,
Près du Marché Français.
No 130 RUE DU CANAL.
19 oct—au 1er nov.

Café-Restaurant de l'Opéra,
Coin Bourbon et Toulouse, en face de l'Opéra Français.
Liqueurs de premier choix—Déjeuners et dîners à 25 et 50 cents.
Tous les dimanches, Bouillabaisse ; les merorodis, Tripes à la Mode de Caen ; les vendredis, Ayoli.
14 oct—3m

"Quand j'étais enfant,"
Écrit le Directeur des Postes, J. C. WOODSON, Forest Hill, W. Va., "j'avais une maladie des bronches d'un caractère si intense et si persistant que le docteur la déclara impossible à guérir par des médecines ordinaires et me conseilla d'essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer. Je suivis son conseil et une bouteille me guérit. Depuis quinze ans, je fais usage de cette préparation avec succès chaque fois que j'attrappe

UN MAUVAIS RHUME,

et je sais que beaucoup de gens en ont toujours à la maison, ne se croyant pas en sûreté sans une certaine provision."

"Je fais usage depuis plus de trente ans, dans ma famille, du Pectoral-Cerise d'Ayer avec les résultats les plus satisfaisants, et je peux le recommander en toute confiance comme particulièrement propre à guérir toutes les affections pulmonaires. Je m'occupe tout spécialement depuis de longues années de toutes les affections pulmonaires, et je suis arrivé à conclure que le Pectoral-Cerise d'Ayer est au premier rang parmi les autres médecines de cette espèce."—CHAS. DAVENPORT, Dover, N.J.

Pectoral-Cerise d'Ayer,
Préparé par le Dr J. C. Ayer & Cie, Lowell, Mass.
Prompt à agir. Sûr de guérir.

Changement de local.
S. HERNSHEIM, BROS. & CIE., fabricants de cigares et tabac, ont transféré leur bureau et leurs départements de ventes à la bâtisse de manufacture, coin des rues Magazine et Julie.
Entrée sur la rue Magazine.
Téléphone No 1153. 30 sept—15f

STEPHEN J. DERBES
ENCANTEUR,
Bureau 36 rue Royale,
Offre ses services pour la vente de meubles et immeubles, fonds de magasin, etc.
Fait une spécialité de ventes de vaucheries.
Meilleures recommandations fournies sur demande.
3 sept—dim, mar jeu

Société de la Croix Rouge de la Louisiane.—Au Public—La Société de la Croix Rouge de la Louisiane, de la rue le Mile Clara Barton est l'exécutrice du testament par la présente en appel au public en général pour des souscriptions et des contributions afin de venir en aide aux victimes du récent ouragan dans le sud de la Louisiane, qui sont en ce moment sans nourriture et sans abri. La société demande que toutes souscriptions et contributions soient faites à John M. Cole trésorier, au No 2 de la rue Tchoupitoulas.
E. K. SKINNER, Secrétaire. R. B. VINET, Président. 5 oct—

Nous Sommes Prêts à Vendre des
PLEYEL
Et autres
PIANOS
De Première Classe
Aux plus
BAS PRIX DU MARCHE
Et aux
CONDITIONS LES PLUS FACILES.
Le
L. Grunewald Co.
No 127 RUE DU CANAL.
24janv—1an

JOURNAUX FRANCAIS
Courrier de France.
Echo de Paris, Figaro, Gil Blas, Intransigeant, Lanterne, Petit Journal, Petit Parisien, Lettre suivante, France Moderne, Mode Nationale, P. Echo d'Mode, Rom Journal, Caricature, Eclipse, Jnal. Amusant, Jnl. des Voyages, Monde Comique, P. Jnal. p. rire, Scien. Ttrée, etc.
Dépositaires Généraux :
L. DERMIGNY & Cie.
126 W. 25th Street, NEW YORK.
Envois par la Poste dans toute l'Amérique.
DEMANDEZ LA LISTE !
Conditions spéciales aux Marchands

NOUVEL ETABLISSEMENT
—DE—
Récréation d'Été et d'Hiver
A la Renaissance des Chênes Verts.
CITY PARK,
En face de l'entrée principale.
RESTAURANT ET BAR.
Repas à la carte.
Vins de choix, liqueurs fines, cigares.
Salon au premier pour familles.
On entreprend des banquets etc.
F. ALCIATORE, Propriétaire.
19sept—1an mar jeu dim

W. G. COYLE & CO.,
CHARBON, COKE.
Pittsburg, Anthracite, Alabama Cannel & Coke de Gaz et Combustible.
Charbon en chalands pour planteurs sucriers
BUREAUX :
47 — Rue Carondelet — 47
1er sept—6m—dim mar jeud

EUROPE.
En vente, billets d'aller et de retour, pour tous points, sur n'importe quelle ligne de vapeurs, ainsi que traites et mandats.
FRANK J. ORFILA & Cie.,
AGENTS,
19 rue du Camp.
Succursale, coin Bourbon et Toulouse.
L. P. BOUBY, Gérant,
27 sept—1 an.

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lieis de la rue du Canal, 2me district
1er nov 92—1 an—mer, ven, dim

ADRIEN ARNAUD,
Ancien contremaître chez Boisselier, de Paris et Mallard, de New York
Confiserie Parisienne de Premier Ordre,
Fabrique, rue des Ursulines, 50.
Spécialité de Bonbons fins et de chocolats, genre Marquis.
Spécialité de Pièces Artistiques en Sucre, Nougat et Glace.
Tous articles fraîchement faits tous les jours.
6 oct—jeud dim—1 an

BY WELLMANS, Président. CHAS B SCHENCK, Vice-Président.
BANQUE D'ÉPARGNES TEUTONIA,
(TEUTONIA SAVINGS BANK.)
127 RUE DE LA COMMUNE 127
Reçoit des dépôts D'UN DOLLAR et au-dessus tous les jours de 9 h. du matin à 3 h. de l'après-midi, et, en outre, le lundi, de 7 h à 7 h de l'après midi.
Intérêt, au taux de TROIS POUR CENT par an, payable tous les six mois APRÈS TROIS MOIS.
W. W. WEISS, Cajissier M. ERNEST CASSARD, Passeur
16 sept—1an

Anneaux de Mariage et présents de Noces. Grand choix de ces articles à des prix très raisonnables, chez
FRANTZ & OPITZ,
Horlogers et Joailliers
No 17 RUE BOURBON. PRÈS CANAL.
1er sept

Compagnie d'assurances du Sun Mutual
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
Succursale No 68 rue Royale.
Capital payé $500,000 00
Actif, 1er janvier 1892 $1,019,605 33
J. WALLACE JOHNSON, Gérant. CHS. LAUDUMIEY, CHS. D. FOUCHER.
18 juin93—1 an

Compagnie d'Assurances PHŒNIX de Hartford, Conn.
—SUCCESSEURS DE LA—
COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
Actif, valeur réelle $5,820,322
Pertes réglées à la Nouvelle-Orléans ainsi que le font les Compagnies locales
JULES TUYES, Agent-Résident.
29mai—1an 39 RUE CARONDELET

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.
Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis
Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte aussitôt qu'elles sont justifiées.
Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - $3,239,091
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - $1,427,290
Les pertes et toutes les sommes de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.
—DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS—
Gustaf R. Westfeldt, L. C. Fallon, Lucas E. Moore, C. M. Soria.
HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire
J. G. PEPPER, Député Sous-Secrétaire.
12 nov—92—1 an

LA MAISON DE MUSIQUE
La plus ancienne et la meilleure marché de tous les Etats du Sud, est sans contredit
PHILIP WERLEIN,
135 - RUE DU CANAL, - - 135
Pianos droits tout neufs à $250. Pianos de seconde main à partir de $75.
Prière de visiter le magasin et de s'assurer de la modicité de son prix avant d'acheter ailleurs.
2 avr—1 an, dim, mar, ven

E. BARBIER,
Successeur de S. Fournier
Horloger et Bijoutier,
66 RUE ROYALE, 66
Entre Bienville et Conti.
Nouvelle-Orléans.
MONTRES, PENDULES, DIAMANTS, BIJOUTERIE.
Réparations de tous objets concernant en profession.
Garantie complète. Prix modérés.
Lunettes, Lorgnettes de Théâtre, Pince-nez !
1er déc—1an

DENTISTES.
Dr CHARLES LANAUX,
DENTISTE.
A transféré ses bureaux dans le Medica Building, Nos 17 et 19 rue Baronne, près de l'Eglise des Saints. "Prendre l'élévateur."
15mai—1an—DMAJ

C. E. KELLS & M. VIET
DENTISTES
No. 12 rue Dauphine, immédiatement après l'office formant l'angle de la rue du Canal.
Opérations de toutes sortes
Le respect de leur art.
Ses du saint-esprit soin
1 mars

Magasin du Bon Marché
61.....RUE ROYALE.....61
F. ADRIEN BRUNET

A. CAPITON,
MARCHAND TAILLEUR,
nouvellement au No 2 rue Carondelet, informe sa clientèle et le public en général qu'il a recommencé ouvert son nouveau magasin au No 69 rue Carondelet, près Perdido, et qu'il vient d'y recevoir des marchandises d'automne et d'hi